

# LES VEILLÉES

DU

# PÈRE BONSENS.

VOL. 1.

DE TOUT UN PEU

No. 11

*Les Veillées du Père Bonsens se vendent 3 sous par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. AUBIN à Belœil, Comté de Verchères ou au No. 34, Rue St. Gabriel Montréal, une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaudra à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc; destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.*

La raison les offense; ils se mettent en tête  
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.  
Si quelqu'un desserre les dents,  
C'est un sot. J'en conviens; mais que faut-il donc faire?  
Parler de loin, ou bien se taire.

Le bon homme LA FONTAINE.

## Sixième Entretien.

*Où mam'zelle Jacqueline se plaint amèrement des vicissitudes auxquelles une confiance aveugle en l'almanach vient de l'assujettir.—Où Quenoche lui donne une leçon de philosophie.—Où elle reçoit force compliments sur ses talents de ménagère, ce qui amène d'une manière incidente une leçon sur la culture des abeilles de la part d'un voisin nouveau, monsieur Thomas.—Où monsieur Bonsens fait la rencontre d'un grand personnage qui vient passer avec lui la veillée au profond étonnement des bons villageois.—Débat.*

Jacqueline.—Tiens, Quenoche, depuis quelque tems, je n'ai que du guignon, de la malchance; tout va de travers, et depuis trois jours, j'ai eu un ouvrage à ne pas savoir où donner de la tête. Et tout ça pour avoir cru à l'almanach. On ne m'y reprendra pas à acheter de ces trompe-monde. On a bien raison de dire que le papier souffre tout, et que les imprimés mentent encore plus que les mauvaises langues. Je savais bien que les gazettes étaient farcies d'histoires en l'air, que presque tous les livres sont mauvais ou dangereux, excepté comme

de juste ceux de prières et d'église, mais au moins je croyais que l'almanach était respectable. Eh, bien, pas du tout; l'almanach aussi nous fait des contes. A qui donc se fier maintenant, puisque l'almanach, pensez-y donc, Quenoche, l'almanach aussi nous conte des menteries. Je comprends qu'en parlant, comme ça entre nous, et pour rire, on puisse conter sur celui-ci, sur celui-là, quelque petite drolerie qui ne soit pas tout-à-fait vraie; cela ne tire pas à conséquence, mais l'almanach! C'est sérieux! Tiens, regarde, Quenoche, voici l'almanach qui nous promettait pour cette semaine du tems clair et froid. Me fiant là-dessus, j'avais arrangé tout mon linge pour faire mon grand lavage; j'avais engagé la petite Josephte; elle lave bien, mais elle ne sait repasser à mon goût, et la femme à ce pauvre Martin. Elle ne lave pas ce qu'on peut appeler comme il faut, mais elle repasse comme une invention. Enfin j'avais arrangé toutes mes flûtes pour ça, dépendu mes rideaux, levé mes catalognes, changé mes lits, toujours comptant sur le beau tems de l'almanach; tandis que depuis trois jours, nous avons une pluie battante, un vent à tout démancher, une chaleur du mois de mai. Mes viandes et mes volailles, des belles morues fraîches achetées pour le carême, tout ça dégele à vue d'œil. Au lieu de laver comme je l'avais projeté, voilà qu'il nous a fallu dépendre tout et mettre toutes nos vivres dans la neige. Enfin je n'ai que du malheur.

Quenoche.—Il me semble, sans vous offenser, mam'zelle Jacqueline, qu'il y en a encore de plus malheureux que vous; par exemple ceux qui n'ont pas de provisions à mettre sous la neige. Quant à votre lavage, vous pourrez le faire la semaine prochaine et vous en serez quitte pour avoir fait gagner quelques journées de plus à la Josette et à la Martin

qui en ont grand besoin. Ce n'est pas la mort d'un homme.

*Jacqueline.*—Le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre, et dans tout ça, ce qui me contrarie le plus, c'est d'avoir été trompée par l'almanach, moi qui, depuis que je me connais, me faisais là-dessus; moi qui prenais son parti contre Bonsens, qui riait de moi toutes les fois qu'il me voyait consulter ce petit livre avant d'entreprendre quelque chose, et qui prétendait qu'il n'y a que Dieu qui puisse connaître ce qui arrivera demain. J'avais beau lui montrer à ce têtard de Bonsens que souvent ça s'accordait; il me répondait en me montrant que souvent ça ne s'accordait pas, et qu'il n'était pas bien difficile de dire qu'il fera froid en Janvier et chaud en Juillet. Enfin j'avais foi à l'almanach, et il vient de me tromper d'une manière indigne, je ne sais ce qui me tient de le jeter dans le feu.

*Quenoche.*—Eh! mamz'elle Jacqueline, n'en faites rien. C'est vous seulement qui y perdriez. Pour un pauvre petit mensonge que vous a débité l'almanach, faut-il tant vous fâcher; regardez que de vérités il vous dit tant qu'il ne dépasse pas les limites de ce que les savants peuvent connaître! Ainsi voyez, il vous a dit que le premier Janvier était un lundi, que Pâques sera le premier d'avril, que c'est aujourd'hui la St. Mathias, et que samedi prochain sera la sainte Cunégonde patronne de ma grand'tante; toutes ces choses-là sont vraies, et sans l'almanach on aurait bien de la peine à les savoir.

*Jacqueline.*—Quenoche! Quenoche! Tu raisones; tu vas te perdre. Voilà ce que c'est que d'écouter mon fou de frère. Tu finiras mal. Mais à propos de ce cher ami, je commence à être inquiète. Il est parti ce matin pour aller voir ses hommes qui coupent du bois. Il fait déjà nuit; les ruisseaux sont grossis, les chemins doivent être affreux. Il devrait bien penser que je suis inquiète quand il s'attarde. Mais ces hommes, ne m'en parlez pas, ça ne s'occupe point de celles qui se morfondent à la maison quand ils n'y sont pas.

*Pétrus.*—Oh! ne soyez pas inquiète, mamz'elle Jacqueline. J'ai vu passer monsieur Bonsens vers la bruyante. Il avait dans sa carriole un monsieur qui m'a l'air d'être de la ville. Je n'ai pas

pu le reconnaître. Ils se seront arrêtés quelque part.

*Jacqueline.*—Qui ça pourrait-il bien être?

*Jean-Claude.*—Je les ai rencontrés aussi. C'est quelqu'un du père Bonsens, je pense. Plus jeune pourtant. Il commence à grisonner. Son visage ne m'est point inconnu, mais je ne sais pas au juste qui il est.

*Jacqueline.*—Voyez donc quelle imprudence! Aller s'embarquer comme ça avec un inconnu, et à la nuit tombante encore.

*Pétrus.*—Oh! il n'y a pas de danger. L'étranger avait l'air d'un monsieur.

*Jacqueline.*—L'air, l'air! C'est bien trompeur, allez, ça, et on dit que souvent de grands voleurs ont l'air aussi monsieur que n'importe qui.

*Quenoche.*—Oh! soyez tranquille, mamzelle Jacqueline, monsieur Bonsens sait bien ce qu'il fait, et tout ce que vous avez à craindre, c'est qu'il ne vous amène encore quelqu'un à souper comme l'autre soir.

*Jacqueline.*—Pourvu qu'il revienne bien vite, c'est tout ce que je demande. Mais il ne faudrait pas que cela se renouvelle tous les jours. L'autre fois, c'était pour le petit Julien, ça peut passer; mais pour un étranger, je n'irai pas me faire rôtir devant mon poêle jusqu'à des heures indûes.

*Quenoche.*—Toujours que nous avons eu bien du plaisir la dernière fois. Ce farceur d'avocat nous a-t-il fait rire? Nous en a-t-il chanté des drôles de chansons! Celle où un soldat parti tout jeune de son village, beau garçon, offre à son retour de la guerre à sa promise un œil de verre, une jambe de bois, une main d'acier. Oh! j'ai cru que j'en creverais. Il me semble que vous avez bien ri aussi de ça, mamzelle Jacqueline?

*Jacqueline.*—Quenoche, je te prie de croire que je ne prête pas l'oreille à des propos de ce genre-là. Si j'ai ri c'est que je pensais à autre chose.

*Jean-Claude.*—Je me suis bien amusé, c'est vrai; mais ce que j'ai trouvé le plus de mon goût, c'était la tourtière. Faut avouer, mamzelle Jacqueline, qu'il n'y en a pas pour vous battre sur la tourtière.

*Jean-Claude.*—Et ce poulet farci d'une farce comme je n'en avais jamais goûté encore. Ma femme doit venir vous de-

mander comment vous accommodez ça et quelles herbes vous y fourrez.

*Jérémie.*—Moi, je me suis rassasié sur le soc. Un vrai goût de noisette. Ce n'est pas du cochon de la ville, ça, sous votre respect ; c'est nourri et engraisse à grain et à fleur.

*Quenoche.*—Moi, j'ai trouvé tout bon ; mais c'est vos tartes, mam'zelle Jacqueline, qui m'ont donné dans l'œil. Et puis vos biscuits sucrés au miel. J'en ai parlé chez nous, et ils m'ont dit que j'aurais bien mieux fait d'en apporter pour leur faire goûter que de leur en parler pour leur mettre l'eau à la bouche.

*Jacqueline.*—Eh mon Dieu ! ce n'est pas la peine de faire tant d'hélas ! Vous savez que j'ai été prise au dépourvu. Si encore on m'avait prévenu d'avance ! Mais enfin, vous savez, c'était comme on dit, à l'hasard du pot.

*Pétrus.*—Et dire que tout ce beau souper bon pour un prince était dans la maison, et que tout avait été produit sur la terre. Ce que c'est que de savoir arranger les choses ! Il y a bien des gens qui, avec plus de dépense, ne nous auraient rien fait d'approchant. Voilà ce que c'est que la conduite et l'œil d'une bonne ménagère. Les viandes, les volailles ont été tuées cet automne, les œufs ont été pondus cet hiver, et je dis que c'est un grand luxe dans un tems où ils se vendent en ville quarante sous la douzaine. Les prunes, les pommes, les cerises et les citrouilles du jardin ont été confites dans le sucre d'érable tiré du bois, et jusqu'au miel, je pense, a été préparé par les abeilles du père Bonsens.

*Jérémie.*—J'approuve bien tout le reste. Mais pour ce qui est des abeilles, je ne suis pas d'accord avec vous. C'est bon pour les riches. Moi qui vous parle, j'en ai eu des abeilles, mais au lieu de me donner du profit, elles m'ont coûté de l'argent, m'ont piqué et m'ont fait perdre du tems. J'avais pourtant payé un beau prix à un homme de l'Île Jésus pour m'apprendre les charmes au moyen desquels on les fait tenir tranquilles, garder la ruche et travailler ; mais c'était comme rien, mes abeilles ont diminué tous les ans et j'ai été obligé de les abandonner. Encore un qui m'a attrapé. C'est bon pour les riches, ces inventions-là !

*Jean-Claude.*—Ils avaient aussi des abeilles chez nous du tems de mon père ; mais on les a abandonnées depuis long-

tems. Elles nous donnaient plus de trouble que de profit. Je crois en effet que ce n'est bon que pour les riches.

*Pétrus.*—Je ne crois pas que monsieur Bonsens garderait des abeilles, si elles ne lui donnaient que des troubles sans profit. Je le connais, notre vieil ami. Si c'était comme ça, il aimerait mieux mettre son argent à autre chose et acheter du miel tout prêt, quand il en voudrait manger. C'est de ça comme des animaux et des volailles. Il y a des gens qui en élèvent et qui sont toujours pauvres.

*Jacqueline.*—Jé m'en vais vous en dire la raison, moi. C'est lorguei ! qui fait ça. Croyez-vous que si, quand j'ai un beau porchet, une douzaine d'œufs, une cinquanteaine de livres de miel, j'allais vendre tout ça pour m'acheter des robes de soie des rubans, et toutes sortes de brinborions je pourrais vous donner comme ça un petit souper qui ne coûte guère ? Non non, ce qu'on se met sur le dos coûte souvent plus cher que ce qu'on se met dans l'estomac. Pour ce qui est des abeilles, je n'y connais pas grand chose ; c'est Bonsens et son homme qui se mêlent de ça. Tout ce que je sais là-dessus, c'est qu'il dit que ce sont des ouvrières qui travaillent pour rien et se nourrissent. Je ne vois pas souvent de l'argent sortir de la maison pour elles, et je vois souvent entrer du beau miel. Bonsens dit qu'il lui coûte moins cher que le sucre d'érable.

*Pétrus.*—Eh ! mais voici justement le père Thomas, l'homme aux guêpes. Il va nous dire tout ce qui en est là-dessus, lui qui a tant d'abeilles qu'on dirait à voir de loin son jardin que c'est un beau village. Entrez donc, monsieur Thomas, nous étions justement à discuter, savoir si les abeilles donnent du profit ou coûtent de l'argent.

*M. Thomas.*—Eh ! il en est de ça comme de toute autre chose : il y a deux manières de cultiver, la bonne et la mauvaise. Mais je ne vois pas monsieur Bonsens, j'étais entré pour lui demander un petit conseil ? Bonjour, mam'zelle Jacqueline, comment êtes-vous ? Toujours accorte, toujours la même, je vois.

*Jacqueline.*—Ça va comme vous voyez. Contentement passe richesse. Mais essayez-vous donc ; mon frère ne peut tarder ; vous allez jaser en l'attendant. Je l'attends dans la minute.

*M. Thomas.*—Comme ça, vous parliez d'abeilles. Ça se rencontre justement bien, car quant à moi, je n'aime guère à parler d'autres choses, et j'ai mes raisons pour cela, allez, car ce sont parmi les bêtes de ce monde celles qui me causent le moins de tracas, qui m'amuse le plus, et qui, année portant l'autre, me donnent le plus de profit clair. Ça ne vous surprendra pas lorsque je vous aurai que, dans le tems de leurs travaux, mes petites mouches me donnent une récolte de près de vingt piastres par jour.

*Jérémie.*—Vingt piastres par jour ! Alors c'est que vous avez le véritable charme.

*M. Thomas.*—Eh ! non, au contraire. Ce sont elles qui me charment par leur instinct, leur activité, leur industrie.

*Jérémie.*—Bel instinct ! belle activité ! Quand on en approche, elles vous piquent ; quand on n'y est pas, elles se sauvent.

*M. Thomas.*—Je vois, monsieur Jérémie, que vous n'avez pas réussi dans cette culture, mais je crois que je puis vous montrer aisément que c'est plutôt votre faute que celle des abeilles. D'abord, mes amis, avant d'entreprendre quelque chose, n'importe quoi, il faut bien se persuader que ce n'est ni par magie ni par charmes qu'on peut réussir. Le meilleur charme, la magie la plus sûre consistent à connaître son affaire.

*Jérémie.*—Oh ! il n'y a pas besoin d'être bien malin pour ça. Quand avec un charme on peut garder ses abeilles, on les étouffe l'automne, et on prend leur miel et tout est dit.

*M. Thomas.*—Oui. Vous venez de nous expliquer en bien peu de mots le mauvais système. Je vais tâcher maintenant de vous faire comprendre le bon ; celui que l'on doit à des hommes éclairés et patients qui ont étudié les mœurs, les habitudes, les instincts de ces intéressants et utiles insectes, et qui nous ont fourni les moyens d'en tirer un meilleur parti, sans exercer l'ingrate cruauté de les détruire pour nous emparer du produit de leur travail. Si je vous dis cela, mes bons amis, c'est qu'il me fait peine de voir quelle richesse nous laissons perdre.

*Jérémie.*—Tout cela c'est bon pour les riches.

*M. Thomas.*—Au contraire, mon brave voisin. Ce serait la ressource du pau-

vre s'il savait seulement la recueillir. Imaginez que chaque lieue carrée de notre pays pourrait entretenir neuf cents ruches. Ce sont donc des millions de piastres que nous laissons perdre chaque été, et qui ne profitent à personne ; et pourtant il n'est aucune culture, aucune industrie, aucun commerce même qui donne autant de profit pour le capital employé. Et cela se comprend, si l'on réfléchit que presque chaque plante, chaque arbre produit à son tour les fleurs qui renferment un sucre que l'abeille seule peut ramasser pour elle et pour nous, car elle est si industrielle, si prévoyante, cette chère petite créature, qu'elle en récolte chaque année beaucoup plus qu'il ne lui en faut. Elle pense aux mauvaises années, voyez-vous, et croit qu'abondance vaut mieux que misère. En les tuant inutilement, nous sommes donc plus que bêtes, nous sommes méchants.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! C'est drôle, je n'aurais jamais pensé à tout ça, à moi tout seul. Mais c'est bien vrai toujours que ce que vous appelez de chères petites bêtes, c'est mauvais comme des tons. Il y en a une fois qui m'ont piqué et qui m'ont mis les deux yeux comme une pomme cuite. J'avais beau me revenger ; plus j'en chassais, plus il en revenait ; à la fin je me suis plongé la tête dans une cuve d'eau. Sans ça, elles me périssaient.

*M. Thomas,* riant :—Elles vous ont piqué ! C'est probablement parce que vous vous mêliez de leurs affaires dans leurs heures de travail. Elles n'aiment pas à être dérangée par ceux qui ne connaissent pas leurs habitudes, voyez-vous. Tenez, jamais elle ne me piquent moi, et je me promène au milieu d'elles comme je fais avec mes autres animaux. Pour vous faire comprendre en peu de mots la culture des abeilles, il me faudrait vous expliquer un peu leurs manières, et ce serait peut-être un peu long et ennuyeux pour vous que ça n'intéresse sans doute guère.

*Pétras, Quenoche, Jean-Claude.*—Eh ! non, parlez, marchez, continuez. Nous aimons bien à connaître tout ce qui peut nous instruire et nous être profitable.

*Jérémie.*—Oui, il va nous faire une longue histoire, mais il n'y a pas de danger qu'il nous apprenne le charme. J'ai déjà été attrappé une fois. Mais ça ne

coûte rien d'écouter en se chauffant et en fumant une pipe.

*M. Thomas.*—Chaque colonie d'abeilles se compose de trois espèces qu'on reconnaît facilement quand on s'habitue à les regarder. La première est ce qu'on appelle la reine. Il n'y en a qu'une par ruche.

*Quenoche.*—Oui, c'est elle qui gouverne tout, qui mène les autres aux champs, leur montre les fleurs à cueillir, les corrige quand elles font mal ou se querellent.

*M. Thomas.*—Non, mon brave Quenoche ; toutes ces idées là sont des contes faits à plaisir. La reine au contraire ne quitte jamais la ruche que deux fois en sa vie : quand elle cherche un mari et quand elle accompagne un essaim qui veut aller s'établir ailleurs. La reine devrait seulement s'appeler la mère, car tout son ouvrage consiste à pondre ; mais il faut dire qu'elle s'en acquitte bien, puisqu'elle a souvent plus de vingt mille enfants autour d'elle. Elle ne peut donc pas beaucoup s'occuper à gouverner. Du reste il n'en est pas besoin, puisque toutes les autres savent exactement ce qu'elles ont à faire et le font sans se faire tirer l'oreille. Il en serait ainsi parmi les hommes s'ils étaient tout instruits et de bonne volonté ; s'ils comprenaient tous que le travail est le devoir ainsi que l'intérêt de chacun. Les abeilles peuvent nous en montrer long là-dessus. La reine ou plutôt la mère est facile à reconnaître. Elle est d'un tiers plus longue que les autres et son ventre plus développé et plus pointu dépasse ses ailes. Vient ensuite les faux-bourçons ou les pères. Ceux-là ne font rien que boire, manger chanter et voltiger au soleil. Ils ne font pas même la guerre pour défendre la famille car ils n'ont point d'aiguillon pour piquer. Il y en a environ mille par ruche. C'est peut être comme vous voyez neuf cent quatre vingt dix neuf de trop ; mais peut-être aussi qu'ils ont quelque utilité que nous ne leur connaissons pas encore, car les abeilles qui sont fines ne les nourriront pas comme cela pour ne rien faire. Il y en a qui pensent qu'ils servent à tenir la ruche chaude en l'absence des ouvrières, mais je n'en sais rien. Ils sont plus gros que les ouvrières, sont de couleur plus brune, et ont la tête ronde tandis que les autres l'ont à trois coins.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! moi

je croyais que toutes les abeilles étaient des abeilles.

*M. Thomas.*—Le reste de la ruche se compose des abeilles ouvrières proprement dites et que tout le monde connaît. Elles sont grises, et deviennent noirâtres en vieillissant. Elles ont deux gros yeux fixés aux côtés de la tête et trois petits yeux fixes aussi au milieu du front. Elles ont deux cornes flexibles qui leur servent à toucher ce qu'elles approchent et à se parler entr'elles, à ce que disent les savants qui les ont observées. Il y en a quarante mille au moins dans toute ruche bien conditionnée ; et comme chacune d'elles fait plusieurs voyages par heure dans le tems des fleurs, on comprend comment il se fait que chaque ruche peut augmenter de plusieurs livres par jour. L'art du cultivateur d'abeilles consiste à arranger les ruches par le moyen de boîtes mobiles, de manière à pouvoir les enlever de tems en tems sans se déranger, et leur laisser un corps de ruche pour leur usage, où elles puissent pondre, couvrir, nourrir les petits et demeurer elles-mêmes l'hiver. Les ouvrières divisent leurs fonctions. Le plus grand nombre va aux champs récolter le sucre liquide et la poudre jaune des fleurs que les savants appellent *pollen*. Les abeilles pourvoyeuses apportent du miel dans une poche faite exprès et celles qui apportent la poudre la mettent en boulettes qu'elles retiennent dans des espèces de corbeilles formées des poils de leurs pattes. Les abeilles qui restent à la ruche pour construire les rayons ou cellules s'appellent *cirières*, parce qu'au moyen du miel qu'elles reçoivent des pourvoyeuses elles font de la cire qui sort de leurs côtés sous forme de sueurs et qui, en se séchant, fait la matière solide dont elles se servent. La poudre jaune est délayée dans de l'eau et du miel par les abeilles nourricières qui en font de la bouillie pour les petits. Les nourricières et les *cirières* restent dans la ruche où elles travaillent sans relâche pendant toute la belle saison.

*Pétrus.*—Comme c'est surprenant l'instinct de ces petites mouches-là ! ça nous prouve encore une fois la grande sagesse et la puissance de celui qui a créé l'univers, et qui a si bien arrangé tout ce qu'il renferme pour que les plus petits êtres sachent faire ce qui leur convient mieux que nous pourrions le leur montrer nous-mêmes avec toutes nos écoles et tous nos savants

*Mr. Thomas.*—Voici maintenant comment il faut conduire une ruche pour en tirer du profit. En vous expliquant le travail des abeilles, je vous expliquerai en même temps la manière de les faire augmenter et de récolter une bonne partie du produit de leur travail en les conservant, au lieu de les détruire comme font ceux qui ne connaissent pas les méthodes que l'expérience et les observations nous ont enseignées depuis quelque temps. Mais avant d'aller plus loin, il faut que je vous raconte une petite anecdote pour vous faire comprendre le parti qu'on peut tirer de cette culture. Un évêque, faisant sa tournée pastorale, arriva dans une petite paroisse des établissements nouveaux et par conséquent encore très pauvre, et peu en état de nourrir convenablement son curé. Le bon évêque sachant cela avait prévenu celui-ci de son passage, en lui recommandant expressément de ne rien faire pour le recevoir, attendu qu'il connaissait l'extrême exiguité de ses moyens. A la sortie de la messe, l'évêque se rendit au presbytère pour se reposer un peu avant de reprendre sa route. Quelle fut sa surprise de trouver une table plus somptueusement servie que dans aucun autre village. Il en témoigna un vif mécontentement, car il pensait que le curé s'était endetté pour lui faire fête par un faux sentiment d'orgueil.—Monseigneur, répondit l'abbé, ne me grondez pas. C'est un couvent que j'ai organisé ici près dont les occupantes travaillent pour moi, et dont les produits depuis un an m'ont permis de recevoir votre grandeur non pas comme elle mérite de l'être, mais au moins sans me mettre à la gêne.—Un couvent! s'écria l'évêque un peu courroucé, et qui vous a permis d'établir une institution comme celle-là sans même que je le sache. Il faut que je voie cela à l'instant pour faire cesser un pareil scandale.—Volontiers, Monseigneur, ayez la bonté de me suivre. Et le curé traversa son jardin suivi de l'évêque qui cherchait en vain des yeux, de tous les côtés, un édifice qui pût servir de monastère. Enfin ils arrivèrent à un appartement qui renfermait une cinquantaine de ruches.—Voici, Monseigneur, dit le curé, le couvent qui m'a permis de vous offrir quelques humbles rafraîchissements. L'évêque, comme vous pensez bien, se calma, serra la main du pauvre abbé, et rentra au presbytère où il man-

gea vraiment de bon cœur et de bon appétit. Depuis ce temps-là, quand un prêtre de la campagne se plaint à lui de l'exiguité de ses revenus, il lui répond en l'exhortant à la patience, et lui conseille en attendant une meilleure cure d'élever des abeilles.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir! Ça commence à me réconcilier avec les abeilles, et je crois même que j'en élèverais à la condition qu'elles ne me piquent pas.

*Mr. Thomas.*—Il faut que je commence par vous dire que les abeilles ne piquent pas aussi souvent qu'on le croit. D'abord toute abeille qui pique meurt, de sorte qu'elles n'ont recours à ce moyen que dans les cas extrêmes et quand elles croient leurs propriétés attaquées. Ainsi il ne faut pas en approcher en s'agitant, ni essayer de les chasser si elles voltigent autour de vous. Si vous agissez ainsi, il est rare qu'elles vous attaquent; ensuite un peu de fumée de bois pourri les chasse ou les tranquillise de suite, si elles sont dans leurs ruches et qu'on venille les examiner.

*Quenoche.*—C'est donc pour ça qu'elles s'acharnaient après moi; dès que j'en apercevais une, je me démenais comme un possédé.

*Pétrus.*—Elles te prenaient pour un animal féroce qui venait pour les dévorer, elles et leur miel. Mais, Mr. Thomas, dites-nous donc quelle est la meilleure espèce de ruche qui nous convienne, car il vient tous les ans par nos campagnes des américains du Haut-Canada qui nous offrent des ruches à patente de toutes sortes. On ne sait plus lesquelles choisir.

*Mr. Thomas.*—Tenez, à tout bien considérer, je crois que pour notre pays la ruche de paille vaut mieux que celles de bois, parce que l'été elle est plus fraîche et l'hiver plus chaude que les autres, ce qui permet de laisser les abeilles hiverner dehors, avantage très important pour les gens qui n'ont pas de caves ou qui n'aiment pas à se donner la peine de les rentrer. Les abeilles hivernées dehors sont en outre le printemps plus tôt prêtes à l'ouvrage que les autres. Mais la ruche de paille, comme on la faisait autrefois, n'est pas commode, ni aussi profitable que celles auxquelles on ajoute des améliorations pour pouvoir les conduire sans déranger les abeilles. Ainsi par exemple, une ruche ronde de

paille, couverte d'une planche avec des trous sur lesquels on met des petites boîtes en verre où les abeilles vont déposer leur miel de surplus, est très commode, parce-que l'on peut ôter les boîtes pleines et les remplacer par d'autres sans déranger le travail des abeilles. On met dans le haut de la ruche des tringles qui servent de guide aux abeilles. Elles font alors des rayons droits qui réussissent mieux que les autres.

*Jérémie.*—Oui, mais quand un essaim sort, comment faites-vous pour le rattrapper, si vous ne savez pas les mots qu'il faut dire pour les arrêter et les empêcher de vous piquer quand vous voulez les reprendre.

*M. Thomas.*—Quand les abeilles sortent pour chercher fortune ailleurs, elles emportent leur sac à miel ainsi que leur estomac, afin d'avoir des provisions au moins pour trois jours. Alors les abeilles ne piquent jamais. Il faut se contenter de les regarder et de les laisser se poser, ce qu'elles font toujours sur l'arbre le plus près; car la reine est paresseuse et n'aime pas à aller loin, et les autres la suivent toujours. Tout bruit de chaudrons et de faux que font alors certaines gens est un charivari inutile auquel n'ont plus recours ceux qui connaissent bien la culture des abeilles. Dès qu'elles se sont toutes posées et mises en grappes, il faut aller sans crainte, mais sans précipitation, mettre au-dessous une ruche renversée au fond de laquelle on a collé quelques morceaux de cire ou de vieux rayons. On les fait tomber en les secouant ou en les balayant dedans. Celles qui voltigent vont bientôt rejoindre les autres: au bout de quelques tems, on recouvre la ruche, on la redresse et on la place à l'endroit qu'elle doit occuper. Le lendemain on voit les abeilles se mettre à l'ouvrage comme les autres, et voici comment elles s'y prennent. Les pourvoyeuses vont chercher le miel, les cirières commencent de suite à construire des rayons comme vous en avez tous vus. Les cellules sont placées sur le côté et sont à six pans, c'est-à-dire de la forme la plus avantageuse pour contenir le plus avec aussi peu de matériaux de construction que possible. Les meilleurs géomètres n'ont découvert cela qu'après les abeilles qui ont appris cela sans doute du grand géomètre qui a tout créé, les bêtes et les hommes qui quelquefois sont encore plus bêtes. Ces

cellules sont faites pour recevoir le miel et les œufs que pond la reine. Les cellules dans lesquelles les abeilles se proposent d'élever de jeunes reines ne sont pas couchées, mais pendent comme des poches.

*Jean-Claude.*—Mais vous disiez qu'il n'y avait qu'une reine par ruche.

*M. Thomas.*—C'est vrai. Mais les abeilles n'en veulent pas manquer et il en faut pour les nouveaux essaims. Elles en élèvent donc qu'elles nourrissent, mais qu'elles gardent prisonnières dans leurs cellules jusqu'au moment où il en faut une autre. Si par hasard il en sort quelque-une, il y a bataille entre elle et la vieille reine, et l'une finit toujours par tuer l'autre dont le cadavre est jeté hors de la ruche.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir! Elles ne sont pas si douces, après tout, ces chères petites mouches.

*M. Thomas.*—Il faut sans doute qu'elles aient pour en agir ainsi de grandes raisons. Elles craignent probablement qu'une seconde reine ne vienne mettre la zizanie dans la colonie et elles pensent que, pour la prospérité de tout le monde, la tranquillité, le bon accord et l'union sont indispensables. Les œufs que la mère ou reine, pond au fond des cellules qu'elle choisit pour cela, éclosent au bout de trois jours. Chaque œuf se transforme en un petit ver à qui les nourricières donnent la bouillie dont je vous ai déjà parlé. Ce ver vit ainsi pendant six jours, après quoi les nourrices ferment sa cellule et le laissent à lui-même. Il se file alors une enveloppe de soie comme les chenilles à papillons, puis s'endort. Au bout de dix jours il se réveille abeille, déchire sa couverture de soie, brise la porte de sa cellule, et sort pour aller travailler avec les autres.

*Jacqueline.*—Belle leçon à nos demoiselles d'à-présent qui ne rêvent toute leur vie qu'à la soie, et ne voudraient jamais la quitter pour se mettre bravement à l'ouvrage.

*Jérémie.*—Tout ça est bel est bon, mais comment faites-vous pour récolter votre miel sans étouffer vos abeilles avec du soufre comme nous faisons toujours!

*Mr. Thomas.*—D'abord, monsieur Jérémie, nous avons la récolte dans les boîtes. Ensuite quand on veut prendre le miel d'une ruche, on y envoie de la fumée de bois pourri au moyen d'un tuyau fait exprès. Cela chasse les abeil-

les dans le haut de la ruche. On la renverse et l'on peut alors leur ôter au moyen d'un couteau la quantité de gâteaux que l'on veut, ayant soin de leur en laisser assez pour passer l'hiver. Si deux ruches sont faibles et qu'on veuille les réunir, on les enfume ; on en renverse une sur le fond ; on place l'autre dessus gueule à gueule, on tambourine avec des baguettes sur celle qu'on veut vider. Le bruit les fait passer dans l'autre. Quand elles sont toutes parties, on prend la ruche qu'on remet à sa place, et on a le miel de l'autre. Une ruche forte en population passe mieux l'hiver qu'une faible, et ne dépense pas autant de miel, parce qu'une grande quantité de la nourriture est employée à la réchauffer, et il en faut moins quand il y a moins de place vide. Il est encore bien des choses qu'il faudrait vous dire ; mais ce serait trop long, et si vous veniez voir mon établissement je pourrais en dix minutes vous en apprendre plus qu'à parler pendant dix heures. Ce que je ne saurais trop vous répéter, c'est que l'étouffage est la ruine de la culture. C'est comme si un habitant tuait toujours ses jeunes animaux pour avoir leur viande et leur peau, et ne gardait que ses veilles vaches. Sa terre s'en irait bien vite en ruine. Voyez-vous, ce sont les vieilles reines qui partent en essaims pour conduire les jeunes ouvrières. La jeune reine reste à la ruche. Si vous la détruisez pour avoir le miel, vos colonies dépériront bientôt, parce que les vieilles reines ne sont pas aussi fécondes que les jeunes. Voilà donc le plus grand secret pour réussir dans la culture des abeilles. Ne pas les étouffer et réunir les ruches pour n'avoir que de grosses familles.

*Pétras.*—Mais puisque c'est aussi simple que ça, pourquoi ne nous montre-t-on pas ça dans nos écoles ? Il me semble que si chaque instituteur recevait d'abord quelques leçons sur les abeilles par quelqu'un que le gouvernement choisirait à cet effet, et qu'on lui accordât une petite somme pour commencer une ruche dont les produits seraient pour lui, à condition qu'il montrerait aux enfants à conduire cette culture, on répandrait bientôt dans tout le pays les bonnes méthodes. Ça ne coûterait pas si cher que des soldats et des fortifications, et ce serait diablement plus profitable.

*M. Thomas.*—Cela, monsieur Pétras, c'est de la politique, et je n'en parle jamais.

Pourtant je vous dirai, entre nous, que j'aimerais beaucoup mieux voir dix mille ruches dans chaque paroisse qu'une seule caserne.

*Jean-Claude.*—Oui, je pense que cela nous enrichirait plus vite.

*Quenoche.*—Et même je crois qu'en cas d'attaque ça nous défendrait mieux. J'en sais quelque chose.

*M. Thomas.*—Allons, allons, je vois que monsieur Bonsens ne revient pas, je ne puis l'attendre plus longtemps. Bonsoir mes amis ; si vous voulez en savoir plus long sur les abeilles, venez me trouver ; si vous voulez des ruches, j'en ai à vendre, à bon marché et des meilleures.

*Jérémie.*—Et le charme ?

*M. Thomas.*—Je vous l'ai enseigné ce soir pour rien ; ne pas tuer les abeilles, n'en pas avoir peur, et employer la fumée de bois pourri pour les mener où vous voulez. Bonsoir, bonsoir. (Il sort.)

*Jacqueline.*—Il est assez tanant avec ses abeilles, ce père Thomas ! mais il faut avouer qu'il les connaît bien, et que toujours il en a une grande quantité qui doivent lui donner de jolis revenus ; je me rappelle quand il a commencé avec une seule ruche. C'est encore bien beau.

*Pétras.*—Mais voilà une voiture à la porte. Je pense que c'est monsieur Bonsens qui revient. Ah ! il a avec lui son homme de ce soir, je crois, car il n'est pas seul.

Le père Bonsens entre précédé d'un homme vêtu proprement à la manière de la ville. Lorsqu'il ôte son casque de fourrure on voit qu'il a une chevelure grisonnante, presque blanche, rejetée en arrière ; mais son visage encore frais indique le voisinage de la cinquantaine. Il est souriant, bruyant, vif, et paraît surtout excessivement satisfait de lui-même.

*Bonsens.*—Entrez, monsieur le ministre, puisque vous n'avez pas rencontré les personnes chez qui vous pensiez passer la nuit, vous serez ici le bienvenu.

*Jacqueline (à part.)*—Un ministre ! mais il est fait comme un homme.

*Quenoche, Pétras, Jérémie, Jean-Claude.*—Un ministre ! allons nous en, aussi bien nous gênerons monsieur Bonsens. Partons, bonsoir.

(A Continuer!)